

FBC 447-4
Tair. 16 Mai 1908.



Cher Maurice et Ami,

Je vous remercie de votre
bonne lettre. La pensée humaine
n'est ni adde, fort, ni affe,
raste, pour embrasser l'ensemble
des choses qui la sollicitent.

Chacun de nous est dans l'effe
de se cautoir. Mais la haute
jaies de l'œuvre familiale
ne vaut pas, chez les vrais
esprits, sans un amer regret
de ce qu'ils ignorent. Ce
regret explique ma respec-
tueuse sympathie pour les
vraies de votre œuvre.

J'ai, du moins, sur la plupart
des poètes mis en œuvre, l'avant-
tage de savoir regarder au-delà

de ma spécialité professionnelle, et, tristement conscient
des connaissances qui me manquent, de racheter un
peu cette pénurie en honorant ceux qui les possèdent.
Criblé de rhumatismes et toujours très endolori
dans la région des testicules, il me faut un grand effort
de volonté pour faire à pas lents et incertains la plus
petite promenade. C'est sans dire qu'à mon très regret
je ne pourrai vous suivre dans l'exploration de la
grotte aux Débris préhistoriques. Mais pour peu que
les occupations d'avocat lui en laissent le loisir, mon
vif Roger se fera une fête d'aller avec vous rejoindre à
Caracas. — Puis causer avec lui, et du Musée et de
votre Conférence, à laquelle je serai très-bienvenu d'assister
si mes misères physiques ne m'en empêchent pas
absolument.

J'ai appris avec peine la maladie de notre trop
vaillant ami Garvignau. Il le surmène. Je dormirais
depuis des années le sommeil d'opium, si je ne prenais
pas les précautions les plus minutieuses.

Au revoir, maintes et bien cher Maître.



Crayer, je vous prie, à la très-haute estime que
je vous porte. Le docteur des Lycées

Paul Lafage et Co.